

**Le Prisme, Centre de développement artistique
de Saint-Quentin-en-Yvelines**

SAISON 2013/2014



THE ROOTS

Direction artistique et chorégraphique : Kader ATTOU

Mardi 11 mars 2014 à 21h

DOSSIER PÉDAGOGIQUE



**LE PRISME
CENTRE DE DÉVELOPPEMENT ARTISTIQUE**
Liberté de culture
SAINT-QUENTIN-EN-YVELINES

THE ROOTS

KADER
ATTOU

création 2013 pièce
pour 11 danseurs
durée : 1h30

Extrait video sur :
<https://vimeo.com/58897859>
code : roots2013

Direction artistique et chorégraphie

Kader Attou

Interprétation

Babacar "Bouba" Cissé, Bruce Chiefare, Virgile Dagneaux,
Erwan Godard, Mabrouk Guicem, Adrien Goulinet, Kevin Mischel,
Artem Orlov, Mehdi Ouachek, Nabil Ouelhadj, Maxime Vicente

Scénographie

Olivier Borne

Création sonore originale

Régis Baillet - Diaphane, augmentée de musiques additionnelles

Création lumière

Fabrice Crouzet

Création des costumes

Nadia Genez

Production

CCN de La Rochelle et du Poitou-Charentes / Cie Accrorap, Direction
Kader Attou

Coproduction

La Coursive - Scène Nationale de La Rochelle, MA Scène Nationale - Pays de
Montbéliard / avec l'aide de CHATEAUVALLON centre national de création
et de diffusion culturelles dans le cadre d'une résidence de création

le Centre Chorégraphique National de La Rochelle et du Poitou-Charentes / Cie Accrorap, Direction Kader Attou est soutenu par le ministère de la Culture et de la Communication - DRAC de Poitou-Charentes, le Conseil régional de Poitou-Charentes, la Ville de La Rochelle et par l'Institut français pour certaines de ses tournées à l'étranger.



AVANT-PROPOS DU CHORÉGRAPHE

Depuis une vingtaine d'années ma danse s'est façonnée dans le frottement des esthétiques, danse hip hop, danse Kathak, danse contemporaine. Ce qui m'importe dans cette relation-là, c'est de construire des ponts, créer du lien, du dialogue dans la différence. Cette recherche m'a conduit à essayer de mieux comprendre ce qui était du ressort du corps ou de l'émotion. Comment à partir d'une technique, d'un mouvement mécanique, d'un code, avec la virtuosité, naît cette émotion. Cette question fonde *The Roots*.

The Roots, c'est avant tout une aventure humaine, un voyage. Onze danseurs hip hop d'excellence en sont les interprètes et m'accompagnent dans cette aventure. Tableau après tableau, la performance transforme, ouvre vers un ailleurs, emmène vers

un autre. L'univers est celui du quotidien, ordinaire, une table... un vinyle craque sur un tourne-disque, souvenir d'enfance. La musique joue là un rôle important, évocateur, la masse des danseurs lui répond. Brahms, Glazunov, la musique électro notamment, ouvrent des portes à cette humanité qui danse.

Cette pièce fait appel à l'histoire de chacun, de chaque danseur avec leurs richesses et leur singularité. De leur danse nourrie au fil des années, je pars des racines pour aller vers la mémoire des corps. *The Roots* représente le fruit de cette quête : puiser dans cette danse généreuse pour découvrir des nouveaux chemins.

Kader Attou



EN PRÉAMBULE

Kader Attou revient sur scène et il revient sur ses pas. En aucune manière pour danser en nostalgie ou en marche arrière. Seulement pour travailler la substance qui est la sienne, nourrie des voyages, des rencontres, des expériences, des échanges - l'Histoire de l'Homme n'est faite que de cela - et du temps, celui qui a passé, celui qui bouge devant lui.

Avec onze danseurs, inscrivant la virtuosité de chacun au sein du groupe, Kader Attou arrive chargé de toutes les traces qu'il a laissées aux parterres urbains, espaces circassiens, rings de boxe ou parquets des théâtres.

The Roots dit ce qu'elle est. Une pièce de l'essence, de la sève, des racines. Mais pour autant qu'elle les visite, *The Roots* n'est pas un enfouissement ou un retour; aérienne et au plein jour, elle est une avancée de plus dans la trajectoire du directeur du Centre Chorégraphique National de La Rochelle qui redéfinit les contours du hip hop.

Par quel chemin revient-il aux origines de sa danse ? Appelons un pluriel, s'il vous plaît ! : par *les chemins*, courts et profus, qu'ont dessiné au sol les pas des danseurs, de toutes les danses, et les siens, aussi, parmi les leurs.

Révélatrice – point de départ – fut la

lecture de ces traces, lacis, écheveau de vies croisées, ancrage de toutes les énergies. En cette cartographie du mouvement, en cette partition chorégraphique du chaos, Kader Attou a trouvé son ordre, son arbre. De chaque signe il a délié son écriture.

Il fallait que s'impose le visuel de ces empreintes pour que le chorégraphe libère son inspiration et remonte à la source.

Le propos de *The Roots* n'est pas celui des racines identitaires, mais bien un questionnement de ce qu'est la danse hip hop, éternelle appropriation de codes, remaniés, revisités dans l'élaboration de nouveaux langages.

À tout questionnement du genre, Kader Attou n'apporte pas une réponse intellectuelle - fut-elle longuement pensée et mûrie. Avec son apparente simplicité, celle des meilleurs versificateurs, elle est fondue dans sa matière, sa manière à lui : joie de créer ; rage et sourire ; rythme, détente, tension ; vitesse et retenue, puissance et lenteur ; instant tai-chi, jeu de jambes et jeux de mains ; fermeture, ouverture, figure, rupture... sont les nourritures de sa poésie du corps.

Le corps est poétique si le chorégraphe est sincère, si le danseur est juste, et si la danse apporte cet

indicible bonheur qui nous est commun – par convention, appelons cela émotion – et que l'on peut partager. Si, si... si ! Les conditions sont posées, Kader Attou les a réunies.

Pas d'audition, des rencontres, avec des danseurs vus ailleurs, en d'autres pièces ; la danse de chacun, l'écoute des intentions et vibrations de chaque corps produisant chez le chorégraphe l'alchimie de la création.

Onze en scène, c'est un corps multiple. Pour *The Roots*, Kader Attou écrit dans la masse, comme un sculpteur. Onze en scène, ce sont autant de corps uniques. Kader Attou prend soin de l'Un dans le Nombre comme un compositeur orchestrerait sa musique.

Tout cela fait sens, et nous renvoie à ce que pourrait être une biographie de *The Roots* : le tracé d'un petit bonhomme gone chantant au fond de sa mémoire la berceuse de Idir, vieux 45 tours crépitant des sillons sur un électrophone rose. En sa mémoire aussi, le jour où sa mère, après l'école, l'a conduit sur un chemin de Lyon qui ne rentrait pas droit à la maison.

On va où, maman ?

Là, juste où se trouve la salle de boxe. Dans la cour d'école, on n'usait pas que du beau savoir des verbes pour répondre à l'insulte ou rendre les coups.

Mais en ce détour du chemin, c'était de boxe américaine qu'il s'agissait. Un combat comme une danse. Kader allait toucher l'art avec ses poings. Par chance, le professeur avait en plus un goût prononcé pour le cirque.

À ce tour théâtral que prenait le ring, la télévision du samedi – 14 heures pile – ajouta sa vitamine : H.I.P. H.O.P. (épe-ler, achipé achopé), émission culte. Sidney élevait en vedettes les gars des quartiers. Passé le générique de fin, dans un quartier semblable, Kader Attou jetait un carré de carton sur le trottoir et sur ce carré-là répétait les gestes à chiper, à choper.

Un moment, cela put devenir un projet de vie, faire troupe et prendre un nom : cie Accrorap, réunion d'amis descendus du même ring, sortis du rang et de la même école de cirque, décrochés de la même Leçon de Sidney, traversés du même frisson de la danse.

Sur le carton plaqué au béton, ils jouaient des chorégraphies.

Sur ce carré déjà, abondance de traces.

Ils en laisseront en pagaille et partout : à Zagreb, en Inde, au Mexique, à La Villette.

Et jusqu'ici : Hip hop ayant grandi, il fut choisi.

Avec pour seul viatique ce langage universel, ce vocable commun – de ce qui nous est commun – Kader Attou et cie ont dansé pour les jeunes des camps de réfugiés en ex-Yougoslavie, dans les favelas de Rio, dans les quartiers périphériques algérois. Les corps étrangers ne le sont pas tant que cela. La preuve : tous les corps dans le hip hop de Kader Attou parlent de condition humaine, de la (re)connaissance de l'autre, d'une rencontre avec...

The Roots esquisse le vital et vaste réseau racinaire de tout cela. Alors voyons comment la sève irrigue la danse ; voyons comment, sans perdre de sa nature et de sa culture urbaine, Kader Attou élabore une authentique danse d'auteur. Et voyons-le encore, sans jamais céder à la tentation de seulement plaire ou performer, tenir et véhiculer le propos d'un témoin de son temps élevé (au sens où s'élève l'esprit) dans le creuset des différences. Tout cela s'appelle *l'intelligence en mouvement...* et c'est dit-on l'une des étymologies possibles du mot. Hip hop.

Élian Monteiro

KADER ATTOU

Directeur artistique, danseur et chorégraphe de la cie Accrorap

La création hip hop d'aujourd'hui, danse d'auteurs et nouvelle scène de danse, porte l'image de la culture française dans le monde entier. Kader Attou revendique une pleine appartenance à cette nouvelle scène de danse. Il est l'un des représentants majeurs de la danse française hip hop, la cie Accrorap, une compagnie emblématique.

Contemporanéité, mélange de cultures, engagement humaniste, Kader Attou signe une danse de son temps où la rencontre, l'échange et le partage sont les moteurs et les sources créatrices.

Du local à l'international, ses pièces font le tour du monde.

Kader Attou a nourri et poli sa danse dans l'alchimie du hip hop, des arts du cirque, de la danse contemporaine, des arts de l'image.

Passer de danse et citoyen du monde, ses projets, ancrés dans sa démarche de chorégraphe, se déploient sur des territoires multiples, au plus près des acteurs amateurs et professionnels.

En septembre 2008, Kader Attou est nommé directeur du Centre Chorégraphique National de La Rochelle / Poitou-Charentes.



LA CIE ACCRORAP

Du collectif d'artistes des débuts à l'émergence de chorégraphes singuliers, le travail de la cie Accrorap se caractérise par une grande ouverture : ouverture au monde grâce à des voyages conçus comme autant de moments de partage, ouverture vers d'autres formes artistiques, vers d'autres courants.

Dès 1989, dans la fièvre de la découverte de la breakdance et avec les premiers spectacles d'Accrorap, naît le désir d'approfondir la question du sens et de développer une démarche artistique. *Prière pour un fou* (1999), pièce charnière dans l'univers chorégraphique de Kader Attou, tente de renouer le dialogue que le drame algérien rend à cette période de plus en plus douloureusement improbable. La cie Accrorap se donne alors la liberté d'inventer une danse riche et humaine avec *Anokha* (2000), au croisement du hip hop et de la danse indienne, de l'Orient et de l'Occident. Cette pièce donne à la danse hip hop une dimension spirituelle. *Pourquoi pas* (2002), pièce qui aborde un univers fait de poésie et de légèreté, est composée de saynètes où se côtoient performance, émotion, musicalité. *Douar* (2003), conçu dans le cadre de l'année de l'Algérie en France, interroge les problématiques de l'exil, de l'ennui, écho des préoccupations de la jeunesse des quartiers de France et d'Algérie. *Les corps étrangers* (2006), projet international - France, Inde, Brésil, Algérie, Côte d'Ivoire - évoque la condition humaine et cherche les points de rencontres possibles entre cultures et esthétiques, pour construire avec la danse un espace de dialogue qui puisse questionner l'avenir. *Petites histoires.com* (2008) obtient un succès critique et public et raconte une France populaire, avec de la simplicité, de la légèreté, tout en gardant un propos engagé.

Trio [?] (2010) renoue avec l'univers du cirque, tout en légèreté et poésie. *Symfonia Piésni Złotnych* (2010) s'attache à l'intégralité de la Symphonie n°3 dite des Chants plaintifs, du grand compositeur polonais Henryk Mikołaj Górecki. Cette création en explore l'ensemble des aspects compositionnels et sensibles, se laisse transporter par la voix, traverser par la force mélodique et s'unit au message d'espoir.

Le travail de la cie Accrorap est l'histoire d'une aventure collective internationale : la notion de rencontre est au centre de la démarche de la compagnie et des voyages (Palestine, Algérie, Brésil, Cuba, etc.) alimentent la réflexion. La danse de la cie Accrorap est généreuse et cherche à briser les barrières, à traverser les frontières.



KADER ATTOU, UN PARCOURS CHORÉGRAPHIQUE

« Le talent à chorégrapier les hommes distingue Kader Attou depuis ses débuts. Il a le don et la subtilité d'une danse masculine dynamique et épurée qui auréole d'intensité la présence des hommes en scène. Des pièces au casting uniquement masculin comme *Douar* (2004) ou *Petites histoires.com* (2008), ont fait la preuve de cette touche originale. Non seulement, Attou sait valoriser les qualités d'interprètes et faire miroiter leur virtuosité, mais il les présente aussi en tant que personnalités à part entière. Il réussit à articuler l'individu et le groupe avec finesse, le détail et l'ensemble. Chacun se voit avec précision tout en appartenant à la communauté des danseurs. Kader Attou garde à l'œil la fraternité collective de la danse hip hop, celle qui se lance des défis œil pour œil, mais sait aussi transmettre son énergie et son invention aux autres. Le cercle, celui qui entoure le danseur solitaire pour le soutenir du regard et de la voix dans sa quête de performance, est aussi celui des amis. Après les débuts du mouvement au tournant des années 1980 propulsés par les pionniers comme Gabin Nuissier, Franck Il Louise, introduit dans les

fameuses émissions radio et télé de Sydney puis les compagnies comme celle de *Black Blanc Beur* (1984), la reconnaissance du public et des institutions a fait émerger nombre de nouveaux talents. Kader Attou, 35 ans, appartient à la deuxième vague de danseurs et chorégraphes. C'est, en 1989, à Saint-Priest, en banlieue lyonnaise, qu'il rencontre Mourad Merzouki et Éric Mezino avec lesquels il fonde Accrorap, collectif dont l'écriture est basée " sur l'acrobatie et les danses de rue ".

Kader Attou est directeur du CCN de La Rochelle depuis 2008 tandis que Merzouki a pris la tête de celui de Créteil en 2009. Tous les deux témoignent de la vitalité de la danse hip hop qui a su dégager une place de premier plan, accéder à une pleine reconnaissance. Ils se retrouveront pour cosigner le spectacle *Mekech Mouchkin* (2003), dans le cadre de l'année de l'Algérie en France.

Croisements imprévus

L'originalité du parcours de Kader Attou se retrouve peu ou prou dans ses spectacles. Passé par l'apprentissage des arts du cirque (1984-1989), puis le hip hop, ce chorégraphe d'origine algérienne

se distingue d'emblée par son goût des rencontres et des voyages, mais surtout par sa capacité à accueillir des danseurs d'autres horizons pour traduire sur scène les sensations multiples des rencontres. Ses pièces, une quinzaine depuis 1994, résultent de croisements imprévus. sans jamais préjuger d'aucun résultat, Kader Attou a rapporté *Kelkemo* (1996) de plusieurs voyages en ex-Yougoslavie au cours desquels il a rencontré des enfants dans les camps de réfugiés. Il a construit *Anokha* (2000) au carrefour du hip hop et de deux styles de danses traditionnelles indiennes, le kathak et le bhârata natyam. Il a conçu *Douar* (2004) après un séjour en Algérie d'où il a ramené des danseurs et des thèmes douloureux autour de l'exil et de l'ennui. En 2006, *Les Corps étrangers* faisaient cousinier des interprètes français, africains, brésiliens, indiens.

Ces cohabitations, bien au-delà de la mode et de l'air du temps, enrichissent l'écriture hip hop sans la dénaturer. Toujours subtile et précise, sobre et chargée, jamais non plus piégée par les clichés du genre, ce qui ne l'empêche pas de savoir d'où elle vient et de qui elle parle, elle combine beauté graphique

et sens profond. Lorsque pour *Trio* (2010), pièce pour trois hommes et une femme, Kader Attou met dans sa balance artistique hip hop et cirque, il réussit à moduler des acrobaties en restant profondément hip hop. La virtuosité et le sens de l'exploit des deux techniques corporelles fusionnent pour trouver un accord majeur qui fait du bien à l'une comme à l'autre, ce qui n'est pas rien. Les duos se trouvent aussi d'autres combinaisons renouvelant le dialogue possible entre des corps. La question de la différence est l'un des axes du travail de Kader Attou. L'Algérie, le pays de ses parents installés en France dans les années 1970, a donné lieu à différents travaux. Plus précisément, c'est la nouvelle identité de ceux qui sont nés ici qu'il choisit d'évoquer avec beaucoup de finesse dans certaines de ses pièces. Avec *Petites histoires.com*, pour cinq interprètes et un canapé modulable en table de pique-nique, Kader Attou se penchait sur son enfance et ses souvenirs de gamin habitant Saint-Priest. À partir d'images et d'anecdotes sur cette époque auréolée d'innocence, il avait bâti un scénario autour de quelques histoires sensibles. Il évoquait en toute pudeur le parcours de son père,

ouvrier chez Renault. Il avait alors 8 ans, son père faisait les 3/8 à l'usine et faisait rêver le jeune Kader : il l'imaginait en train de dessiner des huit à l'infini sur son lieu de travail tout en recréant à sa façon *Les Temps Modernes*, de Charlie Chaplin. Sans céder à la narration illustrative, Kader Attou sait tirer sur le fil d'un récit qui embarque l'air de rien le spectateur. Suggérée, elliptique, une histoire se lit entre les signes et les scènes pour tisser les pleins et les déliés de la vie humaine, réussissant à accéder à une forme d'universalité. Le " plus " de Kader Attou, très rare au sein d'une production française peu portée à la question sociale, est de faire surgir entre les gestes des uns et des autres une certaine idée de la France populaire et prolétaire. Au-delà des origines et des nationalités, le spectacle devient le creuset d'une histoire commune rassemblant la chaîne de tous les hommes. Sans flonflons ni sentimentalisme, juste parce que c'est comme ça. »

Rosita Boisseau, La Scène - hiver 2010-2011

3 QUESTIONS À... KADER ATTOU

Propos recueillis par Rosita Boisseau, M le magazine du Monde - janvier 2013

Avec *The Roots*, le chorégraphe hip hop et directeur du Centre Chorégraphique National de La Rochelle, plonge dans son passé, au rythme de beats viscéraux, d'envolées d'accordéon et de refrains algériens.

Le hip hop entre au Centre Chorégraphique National (CCN). Quel enjeu pour cette danse ?

Kader Attou : La danse hip hop est celle de l'appropriation. Depuis ses débuts en France dans les années 1980, elle s'est appropriée les codes du mime, de la danse contemporaine, du burlesque... Née d'un mouvement social, elle a intégré, grâce à son ingéniosité, le réseau des théâtres sans y perdre son essence. Le CCN n'est qu'une étape de plus dans cette évolution. Il est l'outil parfait pour mettre en branle la conservation de l'histoire du mouvement, une réflexion sur son répertoire et sa transmission.

A quel besoin intime répond votre nouvelle pièce *The Roots* ?

Après vingt ans de hip hop nourri de confrontations avec des cultures aussi différentes que celles de l'Inde ou du Brésil où le mouvement est très présent, j'ai eu besoin de me souvenir de mes premières sensations. J'avais 10 ans et je découvrais à la télé l'émission *H.I.P.H.O.P* de Sidney. C'est grâce à cela que je suis devenu danseur, puis chorégraphe. Je fouille cette mémoire corporelle en compagnie de onze hip hoppers.

Comment le hip hop français est-il devenu un ambassadeur international de la scène contemporaine ?

La France a vu naître une danse d'auteurs qui passionne tous les publics. Le hip hop est un phénomène mondial qui rassemble des danseurs de toutes les cultures. Cette danse reste un formidable moyen de créer du lien social.

DES PAS EN ARRIÈRE

Christiane Poulin, Sud Ouest, décembre 2012

Retour aux racines d'une danse appelée hip hop.

C'est bientôt le moment d'ouvrir grand les yeux. Mardi 8 janvier, onze garçons de la compagnie Accrorap glisseront sur la scène de La Coursive pour danser *The Roots*. Traduisez Les Racines. Car telle est l'intention de Kader Attou avec cette nouvelle pièce chorégraphique : remonter aux origines du hip hop. Et, parallèlement, revisiter son propre parcours depuis vingt ans.

Deux mots d'explication. En 1984, Kader, enfant d'une famille ouvrière d'origine algérienne, a dix ans quand il découvre, avec trois gosses de son quartier, l'émission

de Sidney, *H.I.P.H.O.P.*, sur la Une, comme on disait à l'époque. Avec Chaouki, Eric et Mourad, il commence à hip hopper à l'instinct, imitant les danseurs vus à la télévision.

Cet apprentissage, complété par celui de l'école de cirque, mènera les quatre garçons à la création de la compagnie Accrorap. Le nom n'est pas choisi au hasard, l'orthographe non plus. S'il y a deux "C" à accro, c'est pour montrer que les jeunes Lyonnais ne sont pas seulement acrobates mais accros au rap.

Un spectacle bien noté

Aujourd'hui, Kader Attou, devenu

directeur du CCN de La Rochelle, juge que son destin a en grande partie dépendu de *H.I.P.H.O.P.* « *Je me dis : et s'il n'y avait pas eu cette émission ?* », s'interroge-t-il. Voilà comment, de questionnement en questionnement, il a entrepris l'écriture de *The Roots*.

Il existe une écriture du corps comme il existe une écriture de la musique. Ce n'est pas pour rien que Kader Attou, qui voit toujours un pas plus loin, médite, pour le futur, sur la notation chorégraphique. Une partition au sol est d'ailleurs esquissée pour *The Roots*, avec des spirales guidant les danseurs. Un vieux fauteuil, un Teppaz où tournaient, autrefois, les vinyles,

ont leur place dans le décor. En route! Voyage à rebours, *The Roots* s'effectue en compagnie exclusivement masculine, le hip hop ayant longtemps été l'apanage des hommes. Onze danseurs triés sur le volet, capables de plier leur corps aux figures les plus difficiles, ont été requis par le maître pour "raconter" le hip hop.

« La mémoire des corps »

« *C'est avant tout un spectacle de danse*, précise Kader Attou. *Il est nourri de vingt ans de voyages et de créations Les voyages, pour comparer ici et là-bas, en Inde, par exemple, m'ont permis de croiser les esthétiques. Tout naturelle-*

ment j'en suis venu à questionner ma propre danse, le hip hop. The Roots c'est une pièce hip hop qui pose les fondements de cette danse, à la fois très physique et de l'ordre de la poétique des corps. »

Dans *The Roots*, duos, trios, scènes d'ensemble s'enchaînent pour un hymne au mouvement et à ce que Kader Attou nomme "la mémoire des corps". « *En retrouvant les racines de cette danse-là, je montre comment elle a évolué, mûri aussi, en vingt ans, à travers un cheminement extrêmement positif* ».

Et grâce à des chorégraphes passionnés et exigeants, qui ont réussi à donner au hip hop ses lettres de noblesse.

KADER ATTOU AVANCE BIEN EN MARCHÉ ARRIÈRE

Muriel Steinmetz, L'Humanité, janvier 2013

Dans *The Roots*, le directeur du Centre Chorégraphique National de La Rochelle se penche sur le passé du hip hop et en tire de séduisantes formes relativement neuves.

Avec *The Roots* (Les Racines), Kader Attou, qui est à la tête du CCN de La Rochelle depuis 2008, revient sur deux décennies de danse hip hop. Le passé convoqué revêt la forme d'un carnet de notes d'où le chorégraphe aurait extrait mille figures de style. La pièce s'inspire donc de sa propre discipline, considérée avec un certain recul ému. Il y a bien une narration. Au premier

plan, côté cour, un jeune homme, assis dans un fauteuil, met en marche un électrophone d'où jaillit une chanson de "Sidney à la casquette à l'envers", qui animait à la télévision dans les années 1980 une émission phare sur le hip hop. Le garçon semble avoir la tête ailleurs. En fait, il prend conscience du temps écoulé. Il avait dix ans. Son père était ouvrier chez Renault. En un éclair, la figure du père revient dans la pièce. Hommage pudique « *Mon père, nous dit Kader Attou au lendemain de la représentation, m'a beaucoup appris malgré la dureté de sa vie. Quand il revenait de l'usine en fai-*

sant grise mine, je ne comprenais pas. Pour moi, il travaillait dans une foire foraine puisqu'il passait ses journées à faire les trois-huit, que je confondais avec le grand huit ! »

Derrière le jeune homme, dix danseurs à la hauteur envahissent l'espace à coups de gestes issus de la breakdance, du smurf, de l'electric boogie et du popping. Ces gestes constituent autant de citations de l'histoire d'un art né dans la rue, qui a aujourd'hui acquis ses lettres de noblesse. Une lenteur imposée aux figures mâles et musclées du hip hop semble l'émanation de la nostalgie,

comme saisie au ralenti, de celui qui dit "je" au bord de la scène. Le reste du spectacle est d'ailleurs censé se dérouler dans sa boîte crânienne.

Bientôt, pourtant, le décor, qui reconstitue fidèlement un appartement banal, se met à tourner en rond. La table basse du salon se transforme en mini-tremplin où les interprètes peuvent rebondir en boucle. On dirait que le sol explose. Les corps sautent en l'air comme éclate le pop-corn. Jusqu'aux objets qui se déplacent la lampe, le canapé, la table, les chaises. Tous évoluent en liberté autour des danseurs.

Kader Attou plonge son univers dans un shaker géant. Parfois, on songe à Buster Keaton, à Charlie Chaplin et aux danseurs de claquettes. Les garçons se regardent, se passent une main complice dans le dos, chose plutôt rare dans un monde masculin fondé sur le défi permanent. Ils produisent en diagonale et en parfaite synchronie les mêmes gestes saccadés. Les prouesses de ces corps solides et aguerris s'enchaînent impeccablement. À la fin, il en est un qui se sert de sa main comme d'un pivot autour duquel il tourne à toute vitesse. Comme un disque vinyle sur l'électrophone en marche.

AVEC THE ROOTS, KADER ATTOU LIVRE UNE ODE MAGISTRALE AU HIP HOP

Coralie Febvre AFP - septembre 2013

« Spectaculaire et poétique, neuf et nostalgique, le hip hop apparaît dans toute sa richesse dans *The Roots* de Kader Attou, qui célèbre l'inventivité d'une danse passée des rues de New York aux scènes mondiales.

[...] En choisissant dans sa pièce "onze danseurs purement hip hop", après avoir longtemps frotté cette danse à d'autres gestuelles, Kader Attou en restitue l'incroyable variété de mouvements, alternant vitesse et lenteur, acrobaties frôlant la cascade et décalages subtils.

Chapardeur dès l'origine, le hip hop a en effet "emprunté au patinage,

au cinéma burlesque, au mime, à la danse contemporaine, aux claquettes", souligne le chorégraphe, enrichissant chaque style dans les rues du Bronx ou de Los Angeles.

Et les premiers danseurs, dans un climat d'émulation recréé par *The Roots*, ont inventé le break, cette danse au sol dont le succès ne s'est jamais démenti, le locking et ses mouvements d'inspiration funk, ou le popping et ses interprètes désarticulés.

Au-delà de l'effervescence des origines, la force de la pièce est aussi de faire ressentir la singularité du hip hop français: entré dès les années 1990 dans les théâtres et les

opéras, il y est devenu une "danse d'auteurs" qui s'exporte partout, rappelle le chorégraphe.

Chez Kader Attou, pour qui "la danse est synonyme de poésie", les corps sont rarement triomphants. Souvent ils vacillent, vagabondent ou se heurtent, avec une grâce soulignée par la partition mêlant Brahms, Glazunov, le "Melocoton" de Colette Magny et la musique électronique de Régis Baillet. A la différence d'un Merzouki, personnalité solaire conjuguant malice et virtuosité, Kader Attou apparaît en chorégraphe du clair-obscur, privilégiant l'émotion et la peinture d'hommes mélancoliques. ».

KADER ATTOU RÉINVENTE LE HIP HOP

Martine Pullara, Lyon Capitale - septembre 2013

1h30 de bonheur chorégraphique, c'est ce que nous offre Kader Attou dans sa dernière création, The Roots, portée par de superbes danseurs, bourrée de générosité et sculptée par une écriture d'une élégance fulgurante !

Une écriture originale, capable de se renouveler

« Ça commence fort. Avec le magnifique solo d'un danseur installé dans un fauteuil bancal comme dans un rêve. La naissance du chorégraphe, le hip hop qui peu à peu envahit son corps tel un flux sanguin vital et qui va lui permettre d'aller chercher le groupe laissant éclater chaque individualité. Toute la démarche de Kader Attou est intelligemment résumée dans ces premiers instants : le hip hop est une affaire de désir d'être ensemble, tourné vers le futur et la création, résolument optimiste sur ce que nous pouvons être. Et ça fait déjà un bien fou ! *The Roots* signifie "les racines", non pas identitaires mais celles du

hip hop, et nous propose un spectacle qui, tout en s'appuyant sur les fondements de sa gestuelle, nous permet de le redécouvrir et de comprendre à quel point il peut produire une écriture originale capable de se renouveler.

Kader Attou puise dans ses souvenirs personnels et son parcours artistique. On retrouve ainsi certains éléments chorégraphiques et scénographiques de pièces précédentes : le gris des costumes (ceux que portaient les jeunes algériens dans *Douar*), le banc ou le canapé, lieux d'attente, de pensée et de création, le clin d'œil à Chaplin sur fond de claquettes, les défis ou les rigolades lancés entre copains, les déplacements en masse sur des diagonales ou les enchevêtrements de corps. Mais ici tout se trouve sublimé par une écriture plus maîtrisée, qui s'est enrichie, devenue spacieuse et qui prend aussi le risque de la lenteur, histoire que l'on regarde vraiment ce qu'ils sont tous sur scène. »

Sa force, c'est ce qu'il fait de ses interprètes !

« Et il y a des moments impressionnants. Comme lorsque les danseurs se déplacent à l'unisson vers le devant du plateau, nous fixant simplement, le regard grave et le corps assumé. Il y a des moments jouissifs quand on découvre, lors de solos, duos ou chorégraphies de groupe, toute la grâce et l'élégance qui émanent de ces danseurs, y compris dans les figures les plus acrobatiques. On l'a déjà dit, la force de Kader Attou c'est ce qu'il fait de ses interprètes et la manière dont il les guide pour transformer l'écriture du hip hop. Ici, ils sont tous dans des élans de générosité extraordinaire, ils nous offrent une danse d'une virtuosité féline - parfois féminine - qui sait rendre subrepticement le mouvement complexe et inattendu, qui trouve la même légèreté au sol que dans les sauts circassiens. Du début jusqu'à la fin, on a cette sensation qu'ils viennent nous chercher

pour nous fondre en leurs corps et leurs émotions. Même s'il y a quelques petites longueurs qui délayent parfois la danse, quelques endroits où la musique originale et la dramaturgie sont un peu trop appuyées, c'est un régal de se laisser embarquer dans cet univers onirique fait de personnes qui dansent en totale cohésion et dans une écoute réciproque.

The Roots a aussi son point d'apothéose. Après une chorégraphie surprenante déroulée sur du violoncelle et qui fait danser les danseurs sur la tête – comme si le sol était inversé – avec des jeux de jambes élaborés, Kader Attou les propulse au cœur d'une musique faite de percussions et de rythmes brésiliens. On est transporté, sans jamais aucun arrêt, dans un déferlement chorégraphique très rythmé et inventif, mêlant la liberté de chacun à des constructions d'ensemble dont le foisonnement est tel qu'il est impossible de tout capter d'un seul œil, nous laissant penser qu'il

faudrait revoir le spectacle pour savourer de plus près. »

Une ovation du public

« Impossible de ne pas se lever pour applaudir à la fin de ce spectacle. Le public – constitué de nombreux jeunes (200 qui viendront tous les soirs de toute la région), auxquels il est heureux que la Maison de la danse fasse découvrir cette approche du hip hop – ne s'est pas trompé non plus en réservant aux danseurs une belle ovation.

La dernière fois que Kader Attou a dansé à la Maison de la danse, c'était en 1996. Il aura donc fallu l'arrivée de Dominique Hervieu à sa direction pour qu'il y soit programmé. Un peu long, non, pour un chorégraphe aussi fondamental dans l'histoire du mouvement hip hop en France ? »

THE ROOTS : LA PIÈCE HIP HOP QUI TOUCHE ATTOU

Marie-Christine Vernay, Libération - septembre 2013

« Kader Attou a la tête dure. Ce ne sont pourtant pas les coups qu'il a pris à la boxe jeunot, ni les acrobaties qu'il régla lorsqu'il fit l'école du cirque de Saint-Priest, en banlieue lyonnaise, où il grandit comme bien d'autres dans une famille d'immigrés algériens, qui forgèrent son caractère. À son envie de réussite sociale s'ajoutait son désir d'un ailleurs poétique qui pourrait contenir un peu de sa vie et beaucoup de celles des autres, qu'il rencontra sur son chemin d'artiste, du Mexique à l'Inde via l'Algérie sans quitter les quartiers des grandes cités. À presque 40 ans, sorti du ring, il sort du rang, s'appuyant sur un parcours professionnel démarré en fondant avec d'autres danseurs, dont Mourad Merzouki, la cie Accrorap.

À ceux qui pensaient le hip hop comme une mode passagère, appelé à disparaître du paysage chorégraphique dès que les banlieusards auraient rangé leurs cartons, *The Roots*, la récente pièce de Kader Attou, directeur depuis 2008 du Centre chorégraphique national (CCN) de La Rochelle, offre une leçon de ténacité. Et fait le tour de la question. Même dans ses premiers spectacles, plus fragiles, on reconnaissait de suite chez le chorégraphe un sens de la composition et surtout une manière de mettre en relation les danseurs dans un espace de complicité, de recueillement. Les onze qui portent *The Roots*, plus Kader Attou, forment une sorte de chorale d'où émergent des individus, tous aussi intéressants les uns que les

autres, car chacun a son style, son physique, ses particularités techniques. Tous, ici, signent leur propre hip hop et la pièce, pleine de surprises, pourrait s'achever par un free style plus débridé encore. Et sinon, que du bonheur. Les tableaux astucieusement fabriqués, comme celui d'un radeau de la méduse, qui tiennent parfois sur une jambe, une seule main, sont si élégants qu'ils viennent justement rappeler que le hip hop n'est pas que question de musculature mais surtout d'équilibre. Tout est raffiné, des touchers à un solo d'ouverture nostalgique dans un fauteuil bancal, d'un morceau de claquettes aérien sur une table à des scorpions tressautants... Les figures de base, que Kader Attou n'a pas fait disparaître de son vocabulaire, mais qu'il lie

dans une syntaxe parfaite, retrouvent toute leur vigueur. *The Roots*, n'est pas une pièce nostalgique mais une danse pour demain, où les rapports entre hommes (car le spectacle est uniquement masculin) trouvent une nouvelle nature, une façon d'être ensemble sans se faire mal et, si possible, en s'amusant. Le chorégraphe se joue aussi de lui-même en s'autocitant avec beaucoup d'humour. *The Roots* est un vrai show, sans esbroufe. Le public est debout. Pas étonnant que ledit show parte en tournée de quatre-vingt-dix dates. »

